

Unesco, 12 et 13 février 1993.

Contribution de Régis Debray à l'Unesco

1/ « La vérité est une et l'erreur multiple », dit un adage classique. Du strict point de vue de la connaissance, il serait dommage que le Nord et le Sud cultivent le pluralisme. Ils auraient l'un et l'autre intérêt à se faire d'abord une idée juste et donc commune de ce mythe propre à la première modernité industrielle, le Progrès. Fiction circonstanciée ou représentation convenue mais illusoire, l'idée de « Progrès » est l'un des plus beaux emblèmes de ce qu'on appelait jadis « idéologie ».

L'illusion réside dans la confusion entre deux ordres de temporalité, le temps cumulatif du « développement scientifique et technique », marqué par une évolution linéaire à innovation permanente, et le temps *répétitif* de l'univers politico-symbolique. Dans un cas, on apporte des solutions successives et de plus en plus performantes à des problèmes quantifiables ; dans l'autre, on découvre à chaque génération, mais pour l'oublier aussitôt, qu'il existe des problèmes définitivement sans solution.

On a souvent vu des groupes humains emprunter une langue moins souple, une religion moins élaborée, ou encore troquer un état démocratique contre un état dictatorial ; on n'en a jamais vu échanger la charrue contre la houe, la roue contre la perche, ou l'avion contre la montgolfière. De même qu'il n'y a pas de régression du vivant (les combinaisons génétiques allant du moins au plus complexe), il n'y a pas, sur la longue et moyenne durée, de régression technique. Les objets vont vers leur perfection, et le dynamique de l'outil, comme celle du savoir, est à l'amélioration constante, la technique étant la poursuite de la vie par d'autres moyens que la vie. Cette tendance universelle traverse l'histoire et la géographie indépendamment des déterminations ethniques : le rapport de l'homme aux choses est régi par une logique prévisible quoiqu'ouverte et non-programmable, celle du progrès.

Le rapport de l'homme à l'homme relève à l'évidence d'autres lois, et la différence entre « sauvages » et « civilisés », qui a un sens repérable dans l'histoire technique, n'en a aucun dans l'histoire de l'art, des religions, des langues comme des formes d'autorité. Notre maîtrise de l'énergie a progressé d'un facteur 1000 depuis le début de notre ère, mais Martin Luther King n'est pas une personnalité morale mille fois supérieure à Jésus Christ. L'ordinateur marque un progrès par rapport au boulier, non Andy Warhol par rapport au Titien, et Husserl n'est pas un philosophe plus « profond » que Platon. La notion de progrès n'a aucun sens dans l'ordre symbolique, intellectuel, affectif (« l'inconscient n'a pas d'histoire »), ou psychologique. Il serait facile de montrer qu'elle n'en a pas plus dans l'ordre politique (les guerres du XX^e sont plus sauvages et meurtrières que celles du XIX^e, qui l'étaient déjà beaucoup plus que celles du XVIII^e, etc.).

Dans l'outillage technique et scientifique, pour la maîtrise des choses (ou de l'homme en tant que chose, dans la médecine) il y a un avant et un après objectifs et vérifiables ; dans les formes de domination de l'homme sur l'homme, il n'y a d'avant et d'après que subjectifs et réversibles.

Bien entendu, le rapport de l'homme à l'homme est médié par des choses, et le rapport de l'homme aux choses est médié par d'autres hommes. La distinction catégoriale des deux temps n'empêche donc pas le jeu complexe des interactions à chaque moment de l'histoire. Ce n'est pas ici le lieu de proposer des modèles d'intelligibilité pour comprendre comment s'articulent le temps mobile et le temps immobile dans la vie des sociétés.

Contentons-nous de remarquer que tous les nobles partisans du progrès qui ont depuis deux siècles plaqué le temps technique sur le temps politique se sont systématiquement trompés dans leurs prévisions. Ils ont annoncé, outre la paix internationale grâce aux chemins de fer, l'harmonie sociale par l'électricité et la fin des superstitions religieuses par le biais de l'éducation populaire, l'uniformisation des cultures et des religions dans la foulée de l'uniformisation des objets techniques (par définition universalisables). Au méga-système productif (ou système de production industrielle mondialisée), devait correspondre la méga-ethnie humaine, ou plus exactement la caducité de la structuration ethnique des groupes humains. Les paléontologues distinguent en effet la *spécificité* animale (comme mode d'organisation du groupe zoologique, à la mémoire génétiquement codée) de l'*ethnicité* humaine (à la mémoire culturellement codée, c'est-à-dire non génétiquement programmée). Or, loin de se diluer dans la convergence d'un milieu technique (mondialisé et à évolution accélérée), les milieux ethniques (territorialisés et à évolution lente) se rétractent, durcissent et se multiplient : la mondialisation est balkanisante (chaque palier d'unité techno-économique relançant la diversité ethno-culturelle à un autre niveau). L'abolition des distances et délais dans la communication inter-groupes ne se traduit pas précisément dans l'effusion des cœurs et la confusion des langues. À la fluidité accrue des flux de marchandises et d'informations répond une névrose territoriale obsessionnelle. La fièvre migratoire a pour pendant la crise obsidionale, dans un village toujours plus planétaire et cocardier. On peut donc fort bien imaginer (c'est l'une des hypothèses de notre *Critique de la Raison politique*, 1981) un principe de constance à l'œuvre dans l'appareil social, analogue au principe de stabilité de la métapsychologie freudienne pour l'appareil psychique, soit un rapport constant entre les facteurs dits de progrès et les facteurs dits de régression. L'histoire de l'humanité s'écrit sur un livre de comptabilité en partie double. Chaque déséquilibre suscité par un progrès technique provoque un rééquilibrage « ethnique » ; en sorte que les divers chassés-croisés qui s'observent aujourd'hui entre l'homogénéisation du monde et la revendication des différences, entre l'élément « rationnel » et l'élément « national », entre l'impératif économique et le besoin religieux, etc., toute cette dynamique de déséquilibres pourrait s'interpréter comme un jeu à somme nulle ou plutôt une équation aux valeurs variables mais corrélatives. Pure spéculation, bien sûr.

Admirons en tout cas la sagacité infiniment supérieure de la mythologie grecque sur nos mythologies économiques du jour. On se souvient que dans le mythe de Protagoras, Zeus concède à l'espèce l'humaine, via Prométhée, le savoir-faire technique ou « technè » tout en se félicitant d'avoir retenu par devers lui, hors d'atteinte, « l'art d'administrer la cité » ou la sagesse. Cette petite réserve, les Lumières l'avaient oubliée.

Le *fait*, vérifiable expérimentalement, du progrès scientifique et technique, est devenu mythe en se transportant indûment dans l'ordre symbolique et politique, où il est expérimentalement falsifiable (quid de la fin des guerres, des inégalités, des religions, des dictatures etc. ?). Ce transport ou cette métaphore ont été induits, *to make a long story short*, par la rencontre tardive du messianisme religieux et du machinisme industriel, rencontre d'une tradition culturelle judéo-chrétienne (le Progrès comme Providence laïcisée) et du premier démarrage industriel ou décollage économique des sociétés européennes. Ce précipité chimique s'est opéré à la fin du siècle des Lumières, en France et en Angleterre. Il est lié philosophiquement aux noms de Turgot, Condorcet, Comte etc. Le XIX^e a étendu la nouvelle religion à la terre entière, au fur et à mesure de l'expansion occidentale, qui fut tout à la fois et naturellement militaire, politique, économique et *mythologique*.

2/ La question qui nous est proposée embarrasse en ceci qu'elle insère l'ancienne problématique du Progrès dans un cadre qui la dépasse et sans doute la détruit. Les métaphysiciens du Progrès posaient en postulat l'indivisibilité de l'humanité comme sujet unique de l'histoire. Pour Condorcet, l'esprit humain est un ; pour Comte, l'espèce humaine est un seul peuple, et c'est cette homogénéité de l'espace planétaire qui fonde l'unicité de l'histoire universelle comme Grand Récit (l'inévitable enchaînement des « états », la ferme direction du temps, l'épopée collective). Au nord comme au sud, à l'Est comme à l'Ouest, l'humanité suit une même marche, et de simples variations de vitesse ne sauraient modifier le sens de la marche ni l'ordre de succession. Dans cette vision du monde, tous les Continents n'ont pas le même fuseau horaire, mais tous ont la même montre et le même calendrier. L'Orient devra donc rejoindre l'Occident dans sa marche, avec obligation de combler son retard - postulat commun au libéralisme et au marxisme. Les idéologies du Progrès étaient donc antérieures à l'ethnographie, à l'anthropologie, à la découverte positive et a fortiori à l'éloge des différences. Le seul fait de parler de Nord et de Sud comme de deux horizons philosophiquement ou potentiellement distincts montre que le mythe a perdu pour nous sa sacralité d'antan. Du moins nous sommes-nous libérés, nous les « progressistes », d'un long rêve théologique. Le progrès, comme l'humanité, n'est plus Dieu unique.

3/ Resterait à savoir si le binôme Nord/Sud n'est pas encore un rejeton des mythologies de la modernité, transposition géographique du couple Anciens/Modernes, Passé/Avenir, Séculier/Religieux. Cette division de la planète superposant un légendaire géographique et un faux bon-sens chronologique (du genre : « le passé s'éloigne, il était émotif, agraire, croyant, mais l'avenir sera rationnel, post-industriel et agnostique »). En fait, le Nord a aussi un Sud incorporé à son propre avenir (pas seulement sous la forme de l'immigration), comme le Sud a son propre Nord rationnel

et technologique. L'Italie a autant de « Sud » en elle que l'Inde a de « Nord ». Dans l'Europe industrielle, l'ethnicité et les archaïsmes gagnent (Milan « avance », les mafias aussi) et dans le tiers-monde « retardataire », Dieu et les ordinateurs progressent ensemble (la déculturation technologique favorisant le ré-enracinement archaïque). Les territoires culturels que le progrès technique efface se recomposent dans l'imaginaire des frustrés territoriaux : géographie tangible des communautés sectaires, géographie belliqueuse des affiliations nationales. Plus flottantes nos circonscriptions, plus violente notre appétence d'inscription. Au nord comme au sud.

4/ L'actuelle et illusoire construction de l'Europe communautaire par le haut (type Maastricht) porte la marque de la vieille idée de Progrès. Elle est solidaire de cet évolutionnisme d'école primaire, de ce temps linéaire utopique qui se figure le Progrès comme une suite d'acquis continus et croissants, un chemin de fer qui va du local au fédéral, du conflit à l'harmonie, du superstitieux au rationnel. Avec des gares intermédiaires où souffler un moment avant de « reprendre la marche », comme cette miroitante et toujours défaillante unité monétaire qui ne serait, nous dit-on, qu'une étape vers l'union politique d'après-demain. L'histoire des sciences et des sociétés, à l'encontre de la représentation chrétienne de l'Histoire comme ligne montante irréversible, nous a appris que le temps, ça bifurque, fluctue, remonte. Les orientaux paraissent déjà dans la vérité du XXI^e qui veulent ignorer la fable occidentale des Anciens et des Modernes. L'alternative de la tradition et du Progrès, du clos contre l'ouvert est peut-être un héritage rétrograde du XIX^e européen. N'est-ce pas parce qu'ils cultivent leur originalité, leur exceptionnalité historique que les Japonais absorbent aussi bien tous les apports de l'extérieur ? À l'Expo universelle de Séville, le pays le plus performant du monde s'est fait représenter par un temple shinto en bois, sans bimbelerie vidéo. L'Orient sur-moderne prend de l'avance sur l'Occident moderne parce qu'il en est déjà, dans ses constructions symboliques, au bois de pin, et nous encore au fibrociment.

Quoi de plus vain par exemple que l'antithèse rhétorique du « nationalisme » et du « cosmopolitisme » ? Ce sont les tribus globales, formidablement indigènes et présentes en réseau dans l'univers, qui ont toujours fait avancer la civilisation : arabes du Moyen-Age, juifs de la Renaissance et des Lumières, britanniques de la Révolution industrielle. *La nation cosmopolite*, où archaïsme et modernité se dynamisent l'un l'autre, est une formule possible de l'avenir, peut-être plus intéressante que les modèles de supranationalité sans couleur ni saveur que nous proposons les songe-cieux de l'Europe de Bruxelles, héritiers retardataires des utopies du XIX^e siècle.

5/ Un mythe est une force active. Le mythe du Progrès continue d'opérer, au Nord, de façon latente ou résiduelle, au Sud, de façon motrice et propulsive. Une idée plus ou moins mystifiée mais à laquelle tous adhèrent est un fait social objectif, à traiter comme tel. Une déconstruction conceptuelle ne suffirait pas à lui enlever de sa force, d'autant moins que cette croyance répond à des nécessités objectives et subjectives. Le mythe

du Progrès politique de l'Humanité, idéal régulateur des diverses « marches en avant » démocratiques, joue, dans le tiers-monde en particulier, un rôle « globalement positif ». De même que le mépris de l'argent est le privilège des riches, le scepticisme à l'égard du progrès est l'apanage de ceux qui en ont historiquement bénéficié. La rédemption politique par le progrès technique est une idée fausse dont les pauvres et les opprimés ont *vraiment* besoin pour affronter la modernité et son terrible spectacle d'injustices sans tomber dans le désespoir ou la délinquance.

Le problème est que l'Occident riche ne croit plus vraiment en ses idéaux-maison et ses mythes rédempteurs. Après la débandade socialiste, nous n'attendons plus de l'avenir, nous hommes du Nord, des coupures décisives qui puissent modifier notre destin. Nous ne voyons plus de ruptures à consommer mais des améliorations à apporter dans le cadre de l'Etat démocratique rationnel. Cela s'appelle « gérer ». Le Principe Espérance, dans la Maison-mère, est défunt. Cette mort peut-elle, doit-elle être mondialisée ?

Ce serait faire bon marché de la souffrance humaine. Doubler en l'espace d'un siècle l'espérance de vie moyenne, triompher des microbes et des virus, les uns après les autres, Sida exclu, faire baisser les seuils de l'analphabétisme et accroître l'énergie consommable par chacun, voilà des tâches exaltantes et légitimes en soi qui n'apportent pas à terme la clé du bonheur humain ni la société sans classe mais qui auront au moins l'immense mérite de combler le fossé entre les deux hémisphères.

Dans l'immédiat, et pour s'en tenir à la moyenne, il est clair que Nord et Sud cultivent d'instinct deux attitudes opposées devant l'Histoire, et donc le Progrès. Orphelin du présent, le « Sud », qui ne peut se réfugier dans un passé synonyme du pire, tourne ses regards vers l'avenir comme synonyme d'un mieux. Orphelin de l'avenir, le « Nord », au contraire (pour reprendre ces termes sans doute trop naïfs) s'est recentré sur son présent, qu'il n'éclaire plus à la lumière de l'utopie mais du passé, en exaltant par-dessus toutes les vertus civiques la mémoire comme vertu privée. L'Europe accumule passionnément ses archives, fait musée et trace de tout, s'enivre de commémorations et d'anniversaires. La vision rétrospective ou antiquaire de l'Histoire, dont on n'est plus sujet actif mais spectateur nostalgique et attendri, a succédé ici aux visions prospectives ou messianiques d'antan. La Nature était naguère une valeur « conservatrice » opposée à l'Histoire. L'écologie, seul mouvement politique ascendant ou nouveau, en fait un mythe mobilisateur à la place de l'Histoire. Retour à l'agriculture, aux terroirs, aux traditions, aux modes de vie menacés. Il n'est pas jusqu'à l'idée de République, telle que la défend dans un cadre français l'auteur de ces lignes, qui ne puisse s'interpréter comme une forme de « retour à l'ancien » face aux dérives communautaristes et mercantiles du modèle anglo-saxon de démocratie, désormais dominant et ravageur. « Conserver » est de nouveau un terme positif, voire chic, sinon d'avant-garde. Tout se passe comme si la croyance en l'avenir s'étant réfugié chez les plus pauvres de la planète. Les riches s'habituent à voir dans le progrès

non la poursuite d'un mieux mais « l'annonce du pire », comme dit Kundera, et ils ont de bonnes raisons pour cela.

Le danger alors, c'est l'avantage fort donné au nihilisme et au cynisme. Si le Progrès est mort, tout est permis. La loi du « gagneur » est celle d'un présent réduit à lui-même, où faire de l'argent tout de suite et par n'importe quel moyen devient l'idéal suprême de l'individu. Au-dehors, la loi du gagneur s'habille en « new world order », où un Empire unique, via le Directoire mondial du Conseil de Sécurité de l'ONU qu'il dirige lui-même, dicte *sa loi* au reste du monde en toute bonne conscience (deux poids deux mesures selon qu'on est ami ou ennemi, faible ou puissant).

Comment sortir de la pornographie affairiste et « humanitaire » ? Sans doute pas par l'invention d'une énième utopie, ou d'un nouveau messianisme séculier. Peut-être par une série de luttes ponctuelles et têtues, à fondement éthique, sinon pour *le meilleur idéal*, du moins contre *le pire réel*. Et le pire aujourd'hui nous paraît être le « Sophie'choice » où le cours des choses voudrait nous enfermer, entre le yuppie et l'ayatollah. Ou bien, au nom de la modernité transformer la planète en un supermarché et soumettre toute activité humaine, publique ou privée, à la loi de l'offre et de la demande. Ou bien, au nom de l'identité, s'enfermer dans les fantasmes vindicatifs et policiers du retour, à la pureté perdue, à l'exclusion de l'autre et à l'intégrité idéologique, communautaire ou confessionnel. Passer de l'illusion *technocratique*, selon laquelle le progrès technique peut suffire à résoudre les problèmes politiques et culturels, à la fureur *idéocratique*, selon laquelle une belle norme morale peut tenir lieu de solution économique et technique, serait passer d'une caricature de Nord à une caricature de Sud. Entre la politique du dollar et les politiques de Dieu, l'Europe pourrait réinventer une autre sorte d'espace public, digne des Lumières mais sans les illusions des Lumières et qui joindrait au pessimisme de l'intelligence l'optimisme de la volonté (selon une formule plus divulguée que pratiquée). Il va nous falloir, en somme, faire mentir ceux qui pensent que toute critique du mythe du progrès est nécessairement réactionnaire.